Ennuis de scaphandre ou Badiou et la contradiction

« Vous avez encore oublié de pomper »

(Hergé : Le Trésor de Rackham le Rouge)

L'opuscule de Badiou (1) sur la contradiction illustre bien à quelles contorsions sont réduits ceux qui cherchent la dialectique matérialiste en ayant soin de ne pas la trouver. Ce dirigeant de l'U.C.F.M.L. offre un curieux mélange de perspicacité et d'obnubilation, reflet d'une démarche insensée : être dialecticien tout en refoulant le trotskysme. Badiou est comme un malade qui percevrait mieux que d'autres certains détails — et on peut glaner d'excellentes formules dans son texte —, mais qui aurait une vision systématiquement déformée de l'ensemble des choses. Au point que les idées stimulantes qu'on trouve au hasard des pages se retournent contre la ligne d'ensemble de leur auteur : défendre et illustrer la parole du Maître (on a raison de se révolter, un se divise en deux, etc.). Par exemple, cette remarque, p. 9, « qu'un matérialiste juge à tout moment les productions théoriques en fonction de leur effet pratique observable » est une autocritique féroce, mais qui s'ignore, sous la plume d'un partisan de la politique extérieure chinoise ! Et ses énormités sur le « coup d'Etat de Khrouchtchev » ou sur la chasse aux révisos dans le Portugal du Nord trouvent leur origine dans ses conceptions théoriques. Il serait pourtant regrettable, au seul vu des saugrenuités les plus voyantes du texte, de négliger ce document, tentative malheureuse, méritoire pourtant, de retrouver la dialectique et d'en donner les clés, quand les meilleurs marxistes contemporains (voir l'avant-propos de l'**Introduction au marxisme,** d'E. Mandel) reculent devant la tâche pourtant indispensable de mettre à la portée des militants et de toute l'avant-garde large les éléments de ce que Trotsky appelait « l'algèbre de la révolution » : la dialectique matérialiste. On peut essayer d'en restituer le point de départ engelsien, à partir d'une critique de la démarche de Badiou ; qui conduit ce scaphandrier, du fond des « profondeurs pratiques du prolétariat », à brandir d'une main un entonnoir assez curieux, de l'autre de grands ciseaux à raccourcir la dialectique.

1) = Alain BADIOU, *Théorie de la contradiction,* Coll. Yenan « Synthèses », Maspéro, fin 1975, 12 F.

L'entonnoir

Pour encadrer sa lutte tous azimuths sur le champ théorique et sabrer Althusser et Lecourt, Yang Hsien-Chen, **Libération** et la C.G.T., **l'Anti-Œdipe** et Lyotard, Geismar et H.-R. selon les principes de Mao (la dialectique enfin trouvée — chapitre 3), ainsi que pour raconter l'histoire aux petits enfants (chapitre 4) sous forme de contes à dormir debout (mais non dépourvus d'enseignements, comme tous les contes, car ce dernier chapitre contient une approche stimulante de la stratégie politique en termes de places et de forces, qui se rapproche d'une analyse dialectique), Badiou produit un parcours/discours (chapitres 1, 2, débout 3 à la recherche de la dialectique) qui n'est pas sans ressemblance avec un entonnoir.

L'entonnoir simple, modèle Debré, se compose en général d'une anse, d'un cône et d'un tube. Le chapitre premier, l'anse apparemment, vise à fonder le dogmatisme, à lui donner une allure raisonnable. Badiou prend douze pages pour nous expliquer que deux cents volumes et plus des fondateurs du marxisme peuvent se résumer en une formule de Mao, qui tient en neuf mots français : « on a raison de se révolter contre les réactionnaires », et qu'il présente comme « une thèse philosophique essentielle ». Et de fait, la raison est interne au mouvement de la révolte. Celui-ci a d'emblée un sens historique. Mis à jour par le marxisme, ce sens vient renforcer encore le mouvement de révolte. Tout cela peut se condenser par la formule de Badiou, formule qui exprime une idée très forte, et à laquelle un marxiste ne peut que souscrire pleinement : « la raison se forge dans la révolte contre la déraison » (p. 26). C'était vrai pour la raison antique ; c'était vrai pour la raison des Lumières ; c'est encore excellemment exprimer la nouvelle raison, la raison dialectique (la dialectique rationnelle, comme dit Engels) aux prises avec les limites de l'ancienne. Mais d'où provient la révolte elle-même ? Badiou passe totalement sous silence le désir porteur de la révolte. Il passe ainsi à côté de l'essentiel : les rapports désir-raison, l'aspect rationnel du désir qui porte à la révolte contre un Ordre irrationnel, l'aspect désirant de la révolte et de la raison. Le désir est subversif : il ne peut se satisfaire d'aucun Ordre en place (aucune cristallisation des rapports de production ne peut arrêter les exigences de développement des forces productives). Mais Badiou méconnaît totalement le désir, et à partir de ce **non vu,** il « se divise en deux » lui-même, comme tel personnage d'une pochade de Courteline, avocat nommé procureur en cours d'audience... Il est amusant — et instructif — de rapprocher les fort belles choses que Badiou dit, dans ce chapitre destiné à amener le lecteur en condition d'accepter les principes de Mao sur la vérité de la révolte, avec les non moins belles choses qu'il dit **contre** la révolte dans son paragraphe sur les anarcho-désirants (p. 71 à 75), bien que ce développement critique soit entaché d'une grave erreur de méthode : s'appuyer à la lettre et de façon a-critique sur une œuvre de jeunesse de Marx et d'Engels où ceux-ci, de leur propre aveu ultérieur, n'étaient pas encore en possession du marxisme — eh oui ! en 1845, ces jeunes gens n'avaient pas encore lu

l'Etat et la révolution ! — et puis, l'identité Stirner - Anti-Œdipe ! Pourquoi pas Confucius ? Ce qui est intéressant, ce n'est pas de ramener la référence au désir à la référence à l'égoïsme, de montrer qu'elles peuvent fonder la même attitude politique (ce qui n'est pas faux) mais au contraire de marquer la différence : pourquoi le même est autre, pourquoi la tentative de se situer « ailleurs » (nulle part) s'habillait de l' « égoïsme » bourgeois au temps du capitalisme concurrentiel et pourquoi elle prend de nos jours le masque du désir anti-institutionnel, imposture, certes, mais aussi, et en tant que telle, hommage rendu à la vérité. De Jésus («mon royaume n'est pas de ce monde ») à Stirner et de Stirner à l'**Anti-Œdipe,** n'y a-t-il pas une progression, reflet de celle de l'Histoire, et dont l'analyse nourrirait notre action ? (Mais cette progression relève de la « négation de la négation », dont Badiou nie l'existence). Mais où l'on voit le mieux Badiou se déboubler à son insu, c'est lorsqu'on oppose deux à deux quatre énoncés de son livre, dont le rapprochement s'impose. Dans sa critique des dérivants, Badiou leur reproche d'affirmer qu'il n'y a pas de **commune mesure** entre les institutions et le mouvement (et de fonder là-dessus tout un comportement a-politique). Voilà en effet à quoi expose le refus de la dialectique quantité-qualité, pourrait dire Badiou s'il ne refusait pas lui-même cette dialectique. Et de nous expliquer à son tour dans le chapitre 4 (« force et place » p. 100) qu'il n'y a pas de **commune mesure** entre l'impérialisme et les peuples ! Il y a mieux. Au « prière d'insérer » de la couverture, dernière page, on apprend que Badiou « polémique (...) contre l'annulation de toute rationalité dialectique dans l'essence affirmative illimitée du désir ». Très bien. Quand on lit sous la plume de Guattari que l'inconscient ne connaît pas la négation, «on a raison de se révolter » contre ce refus de la dialectique de la nature, lourd de conséquences théoriques. Mais voilà-t-il pas que Badiou fait une grande révérence au début de terreur blanche du Portugal du Nord (été 1975), manifestation, selon lui, de « l'énergie affirmative illimitée, irréductible à toute norme, à toute combinatoire, de la force populaire » ! Voilà un bel exemple de double pensée ! Pourquoi ces incohérences ?

C'est que pour Badiou la raison n'est pas vraiment dans le développement objectif des luttes, dans la révolte désirante, mais provient du parti, seul capable de faire le partage du bien et du mal. Car pour Badiou toute révolte n'est pas porteuse de raison. Il y a de bonnes et de mauvaises révoltes (nous dirions, nous, qu'il y a dans toute révolte des aspects négatifs et des aspects positifs, que les révoltes reflètent aussi bien l'Ordre contre lequel elles s'insurgent que le Désir qui les fait advenir — à des degrés différents de maturation et d'interpénétration de ces deux aspects contradictoires, d'où la profonde différence de sens, certes, entre Budapest 56 et Braga 75). Pour Badiou, à côté de la révolte « ouvrière » (et paysanne ?), seule légitime, il y en a une autre, fausse et mise entre guillemets, celle des anarcho-désirants. La vraie raison, c'est celle du parti. Et c'est cette raison qui se donne raison dans les révoltes qui se font selon elle, à qui elle donne son label. « On a raison », etc., signifie : on a raison parce que Mao l'a dit, autrement formulé : le parti a raison. Le parti ne révèle pas

leur raison aux révoltes qui lui sont accessibles, il impose sa raison, au besoin de façon terroriste (cf p. 17). Le message politique de Badiou, son idée centrale, c'est que le parti, c'est-à-dire la pensée de Mao, a raison et que sur tous les plans il faut lutter selon ses principes. Il faut, on doit. La morale du devoir, le dogmatisme, sont la seule attitude possible pour qui ne va pas jusqu'au matérialisme intégral, c'est-à-dire dialectique. L'évacuation du désir emporte celle de l'aspect matérialiste de la dialectique.

Le chapitre 2 et le début du 3 contiennent le cône de l'entonnoir : sous couvert d'examen critique, Badiou remanie la dialectique pour retrouver les principes de Mao, resserrés progressivement autour d'un étroit orifice où vient s'emboîter le tube : un principe unique (un se divise en deux mais non l'inverse), vrai Mystère de la Sainte Dualité, qu'il faudra illustrer (une remarque en passant : le Vietnam, s'il se réunifie, sera-ce, comme disait Plekhanov, « une violation de toutes les lois de l'histoire ? »).

C'est par Engels que Badiou commence sa recherche des « principes » fondamentaux, recherche au curieux itinéraire biscornu, dont les détours ont pour but d'éviter le trotskysme (la dialectique désirante) et de déboucher sur Mao. D'abord Engels, puis Staline présenté comme son continuateur. Quand on raccroche son maoïsme à Marx et à Lénine, et qu'on discourt de la contradiction, il faut bien se situer par rapport à Engels et à Staline (donc, en creux, Trotsky, mais c'est là le non-dit, le refoulé, le sujet tabou...). Ou plus exactement situer Engels et Staline par rapport à soi — disciple de — Mao. Badiou traite ensuite de Lénine, présenté comme le précurseur de Mao. Le but de ce détour est « d'établir » une pseudo-genèse de la pensée de Mao, de retrouver la filiation à Marx-Lénine. Tout est dans la présentation.

Engels est un penseur éminent. C'est indéniable. Si, si. Je (Badiou) vous (lecteurs de la collection Yenan) assure. Il faut respecter les grands fondateurs. Coup de chapeau au Saint dans sa Niche. Cela dit (« cependant », p. 30 et 35 ; car cette structure est répétée dans l'exposé) Engels est aussi un vieux farceur. En termes plus académiques, « il suit peut-être sa » [mauvaise ?] « pente un peu loin ». Grief central de Badiou : Engels privilégie le matérialisme au détriment de la dialectique. En effet, pour Badiou, le matérialisme et la dialectique sont simplement juxtaposés dans la philosophie marxiste. Ils sont articulés en contradiction, mais non combinés. Ils ne fusionnent pas : cela offenserait le Mystère de la Sainte Dualité. Pour asseoir l'aspect matérialiste de la dialectique, Engels s'appuierait trop sur les sciences de la nature. On ne voit d'ailleurs pas très bien à quoi pourrait servir une dialectique de la nature, si le parti est là pour donner les raisons des choses sans qu'il soit nécessaire d'aller les y chercher. Evacuation de la dialectique de la nature (en niant son existence comme font divers courants, ou bien en la formalisant ou formolisant comme font les staliniens) et conception dogmatique du marxisme vont de pair. Autre formulation de ce qui est au fond le même grief : Engels insisterait trop sur les connexions, pas assez sur les contradictions. C'est que pour illustrer le Mystère de la Dualité on n'a que faire de l'interdépendance des processus. Engels méconnaï-

trait enfin le développement inégal de l'aspect matérialiste et de l'aspect dialectique de la philosophie marxiste ! Badiou connaît le développement inégal, source de raison des processus. Il ignore le développement combiné (qui résulte des interpénétrations) cher aux trotskystes. Le trotskysme, il ne faut même pas l'effleurer. Considérant Engels comme insuffisant, Badiou aurait pu se servir de ses lacunes pour river son clou à Trotsky, le présenter comme l'héritier direct des insuffisances de l'ancêtre. L'occasion était belle de lancer un peu d'eau bénite sur le Malin. Qu'il n'en fasse rien semble bien confirmer que son silence sur Trotsky s'apparente au refoulement.

Badiou recherche les principes. Ce, bien qu'il sache qu'il ne peut y avoir de principes de la dialectique à proprement parler, puisque principe veut dire commencement et que la dialectique matérialiste ne commence jamais, en dépit du préjugé métaphysique dénoncé par Badiou (p. 53-54). Ce que Engels a énoncé, ce sont les lois générales de tout mouvement, que son propos était de retrouver dans les sciences de la nature. Il a laissé explicitement de côté la question de leurs connexions entre elles (ce n'était pas son propos ; il n'y avait pas de mauvaise querelle à lui faire) mais il a indiqué clairement l'existence de cette connexion, qui interdit de considérer ces lois comme des commencements. Cela, on ne le retrouve pas chez Staline, ni même chez Mao, où les contradictions sont toujours seulement internes aux processus étudiés, où l'interconnexion n'est pas première. Badiou veut donc malgré tout trouver des principes. C'est pourquoi il glose sur les « thèses » ou « principes » de Mao dans le chapitre 3, énonce et examine, dans le chapitre 2, les « thèses » ou ensembles d' « éléments » de Lénine, les « traits » de Staline et d'abord les « lois » d'Engels, tout cela mis sur le même plan. Reprenant une citation célèbre d'Engels, il énumère et passe au crible les trois « lois ». Seule trouve grâce à ses yeux **l'interpénétration des contraires,** comme préfiguration de la contradiction maoïste (encore faut-il la défigurer). Les deux autres lois sont de trop : Mao n'en parle pas dans **De la contradiction,** et même les élimine explicitement dans une interview citée en note (voir p. 33, note 3). La négation de la négation sera gommée par Staline, bon débarras. Elle n'a rien à voir avec le développement en spirale. Puisqu'on vous le dit, voyons ! Quant aux rapports quantité-qualité, ce ne serait qu'un cas particulier de l'unité des contraires, comme l'a noté Lénine dans ses notes sur Hegel...

Comment développer ce qui reste d'Engels ? Son dernier exposé philosophique d'ensemble date, sauf erreur, de 1888 **(Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande)**. Eh bien passons hardiment sur cinquante années d'histoire (quitte à revenir en flash-back sur Lénine) ; et le prochain développement nous le trouvons... chez Staline en 1938 ! C'est en effet cette année-là que Staline a trouvé le temps d'exterminer ce qui restait de bolcheviks et de neutraliser la dialectique matérialiste dans un exposé tristement célèbre. Voilà qui remplace avantageusement les développements sur la dialectique matérialiste de Léon Trotsky, écrits à la même époque et publiés dans **Défense du marxisme** (1940) ! Tous les révisionismes cherchent à rompre

la chaîne Hegel-Marx-Engels-Lénine-Trotsky-la IVe Internationale. Ils varient seulement dans le choix du point de rupture. Ici, il s'agit d'affirmer comme une chose toute naturelle une filiation Engels-Staline, et de repartir d'un Lénine directement branché sur Hegel... pour retrouver Mao ! Le procédé est à la fois naïf et subtil.

Mais nous approchons du fond du cône, le tourbillon s'accélère. Lénine est à son tour happé, trituré, sollicité (p. 39-43) pour venir s'ajuster aux principes de Mao. Le but est de bien mettre en évidence la contradiction (que Mao déploiera) et l'unité des contraires, bizarrement ramenée au principe suprême : un se divise en deux mais non l'inverse. Où Lénine explique que dans la chose les contraires s'unissent, Badiou comprend que « un se divise en deux » mais que « deux ne fusionnent pas en un ». Il faut le lire pour le croire. Comment Badiou peut-il sérieusement effectuer cette réduction, sinon par pétition de principe : avoir posé au départ que là était le fond de la dialectique, quand il feignait de le chercher ?

Au fait, « un se divise en deux mais non l'inverse », ce mystère de la Sainte Dualité fondait déjà, comme support philosophique de la « lutte entre deux voies », l'explication de « on a raison » etc., qui justifiait l'itinéraire d'Engels à Lénine en passant par Staline, à la « recherche » d'une philosophie des révoltes que Badiou avait déjà dans sa poche. Tout cela n'était donc qu'une mise en scène ayant pour but de présenter Mao comme le seul et vrai continuateur de Lénine. Quand nous pensions saisir l'anse de l'entonnoir, nous tenions en fait le tube lui-même, démesurément allongé et recourbé, qui vient se reverser dans le cône ! Avec un tel instrument, on ne peut pas, et c'est heureux, mettre la révolution mondiale en bouteilles. Mais il est transformable, à peu de frais, en cor de chasse, d'une utilité, il est vrai, problématique dans les « profondeurs pratiques du prolétariat ».

Les grands ciseaux

Le Mystère de la Sainte Dualité, quintessence de la pensée de Mao féconde cinq thèses de la « dialectique ». Les quatre dernières concernent la contradiction et sa mécanique subtile. La première (« toute réalité est un processus ») est tout ce qui reste des « éléments » de Lénine sur la connexion universelle et sur le mouvement. C'est faire bon marché de deux présupposés philosophiques importants, dont l'admission dans la conception générale du monde est un préalable au développement de la dialectique matérialiste comme science et comme méthode. Car la dialectique matérialiste est à la fois une science, celle des « lois générales du mouvement » et une méthode d'analyse et d'action. Les excellentes choses que Badiou lui-même écrit, dans son premier chapitre, sur les rapports entre la théorie et la pratique auraient dû lui éviter de confondre les « lois » (du mouvement) et les **règles** de la méthode, et donc d'assimiler lois engelsiennes, éléments léniniens, « traits» (?) staliniens et principes ou thèses maoïstes. Mais quoi, quand on veut une « systématisation dialectique » (p. 50 — Dieu,

J. W. STALIN
DZIEŁA
Przekład z wydania rosyjskiego
przygotowanego przez
INSTYTUT MARKSA-ENGELSA-LENINA
przy KC WKP(b)
J. W. STALIN
TOM
I
1901–1907

quel beau projet !), il est inévitable de s'emmêler. Avant Marx et Engels, le matérialisme non dialectique affirmait déjà que ce qui est déterminant, c'est la matière. La nature est la seule réalité, la pensée n'en est que le reflet. **L'être précède la pensée.** Et la dialectique non matérialiste disait déjà que ce qui compte, c'est le mouvement, le changement. La permanence n'est qu'un moment du changement, la vérité elle-même est un proccessus. **Tout change.** L'être précède la pensée ; tout change. Si l'on accole ces deux propositions, de façon électique, on obtient le **diamat** stalinien, qui est la « dialectique matérialiste » empaillée, et ses dérivés pseudo-dialectiques ou pseudo-matérialistes. Sur le plan philosophique, Marx et Engels ont opéré la fusion, la synthèse du matérialisme et de la dialectique. Engels explique pourquoi et comment dans son **Ludwig Feuerbach** de 1888.

Le résultat de cette fusion — car il s'agit d'une fusion et non pas d'une justaposition ; et cette fusion est intégrale : matérialisme et dialectique ne sont plus des aspects contradictoires (la contradiction motrice de la dialectique matérialiste est ailleurs : dans le passage permanent, l'un dans l'autre, de l'être et du reflet ; cf. les **Thèses sur Feuerbach** — notion de praxis — ce n'est pas pour rien qu'elles figurent en annexe du **Feuerbach** d'Engels !) ; et l'on ne peut pas comme le croit Badiou déplacer l'accent selon l'opportunité sur l'un ou l'autre aspect : ils sont désormais totalement confondus ! — le résultat de cette fusion est une conception philisophique du monde fondée sur deux propositions :

a) ce qui est premier, c'est la matière en mouvement, le mouvement ou changement matériel, ou mieux : tout le mouvement matériel (on trouve ici la notion de « totalité », appelée par Engels « connexion universelle »). C'est le tout, et non la partie, qui est déterminant : le mouvement réel, et non la représentation qu'on peut s'en faire (toujours partielle). Exemples : carte et territoire, théorie de la révolution et révolution.

b) tout est mouvement matériel. La représentation qu'« on » se fait des choses, l'action qu'« on » a sur les choses, « on » même (car un sujet n'est pas autre chose que la totalité des représentations et actions qu'il produit), tout cela est mouvement matériel et comme tel réagit sur la totalité du mouvement matériel. Par exemple : dresser et utiliser une carte, faire la théorie et élaborer le programme de la révolution, sont des processus matériels, qui agissent en retour sur le territoire ou sur le développement du processus révolutionnaire. La représentation, puisqu'elle est mouvement matériel, a donc en tant que telle une action sur la réalité qu'elle représente : la partie réagit sur le tout. On parle, depuis Lénine, de **reflet actif.**

En résumé : la totalité matérielle en mouvement détermine en elle-même son reflet actif, qui agit sur elle en retour, et participe de son développement. De cela, on doit tirer comme **règles** de méthode, dans toute approche dialectique, qu'il faut partir du réel pour comprendre et le réel et le reflet, et partir de la critique du reflet pour atteindre le réel, et aussi qu'il faut rapporter toujours le **partiel** au **total,** et donc la pensée ou le sujet aux processus matériels qu'ils reflètent et dont ils sont partie.

Cette conception du reflet actif, centrale pour le marxisme, était impensable dans les philisophies prémarxistes. C'est sur elle que s'est opérée la fusion du matérialisme et de la dialectique, qui transportait hors de la philosophie, dans la science révolutionnaire (la théorie du socialisme scientifique) l'énergie philosophique. Elle n'est pas démontrable de l'extérieur de l'ensemble des conceptions marxistes : ce n'est pas un commencement ; plutôt un résultat, un **parti pris** philosophique (ou mieux : « métaphilosophique », comme dit Lefebvre), qui s'explique par un **parti pris** politique, car « l'existence détermine la conscience ».

Sur la méthode proprement dite qui s'en déduit théoriquement, on connaît l'histoire du chimiste qui a trouvé un acide si corrosif qu'il ne peut le conserver dans aucun récipient... Il en va de même pour la dialectique matérialiste. Sa causticité critique est telle qu'il est impossible de l'enfermer dans un exposé systématique. Pas plus que Lénine et Trotsky, Marx et Engels n'ont donné d'exposé complet de la dialectique. Mais outre leurs chefs d'œuvre d'utilisation de cet outil, ils en ont donné des descriptions partielles, qu'on doit surtout à Engels approuvé par Marx. L'idée a germé dans la tête des fondateurs que si l'être détermine son reflet, si tout devient autre, si le monde, y compris l'homme qui l'habite, n'est que mouvement, et si la théorie et la pratique sont déterminées par ce mouvement réel qu'elles reflètent, on peut s'épargner beaucoup de peine dans l'étude (qui conditionne l'action efficace) des divers aspects de la réalité en construisant un modèle intellectuel du mouvement en général, de tout mouvement, en perçant à jour ce que Engels appelle les « lois générales du mouvement ».

On a vu qu'il les ramène à trois, laissant de côté (tout en le signalant) le problème de leur interconnexion. Ces « lois » sont valables pour tout mouvement matériel, qu'il soit naturel ou social : c'est ce qu'affirme Engels, approuvé par Marx, par Lénine, par Trotsky. C'est donc d'elles qu'il paraît de bonne méthode de repartir.

Sur la « loi de passage de la quantité à la qualité et inversement » (selon laquelle des changements quantitatifs atteignant un certain seuil ou **point nodal** entraînent des changements qualitatifs et réciproquement, et dont on déduit la **règle** d'être attentifs aux changements quantitatifs, moins apparents que les changements qualitatifs mais qui les contiennent en germe), Badiou fait à Engels deux reproches (p. 32-33) qui s'annulent. Engels donnerait trop d'importance à ce qui ne serait jamais qu'un exemple d'unité des contraires, et en même temps il méconnaîtrait l'importance de ce qui expliquerait le développement par bonds. Double erreur. D'abord les deux autres lois ne sont pas de trop pour rendre compte du développement avec ses changements brusques ; ensuite Engels va du plus accessible au sens commun, du plus facile à mettre en évidence, au plus abstrait. C'est pourquoi il commence par la loi qui traduit le plus immédiatement dans le raisonnement dialectique le présupposé philosophique selon lequel tout change, selon lequel la stabilité, la permanence, le repos ne sont que des moments du mouvement : même lorsqu'on ne perçoit pas de modifications qualitatives dans un objet, des changements quantitatifs les préparent, à l'intérieur de l'objet et dans ses rapports avec le reste du monde (interconnexion) ; la négativité est

à l'œuvre, la taupe creuse. Et inversement une modification qualitative a des effets quantitatifs qui préparent d'autres changements de propriétés...

C'est pourquoi Trotsky disait que cette loi est la plus importante de la dialectique **(Défense du marxisme)**. Se débarrasser de cette loi en la classant sous la rubrique « unité des contraires », c'est comme réduire Mao à un exemple d'octogénaire chinois. C'en est un, bien sûr. Mais si c'est à lui qu'on pense tout de suite, c'est justement parce qu'il est beaucoup plus que cela seulement. Quand Lénine, récapitulant des notes qu'il vient de prendre sur la **Logique** de Hegel, indique que le passage quantité-qualité est un exemple d'unité des contraires, cette remarque ne semble pas avoir pour fonction de réduire l'une à l'autre les deux lois, mais plutôt de mettre en valeur la richesse de la première. Que l'explication des rapports entre les deux concepts de quantité et de qualité, dans les processus de connaissance, relève de l'unité des contraires **ne veut pas dire** que le passage réel, la transition, dans les processus à connaître, des changements quantitatifs aux changecents qualitatifs s'explique **seulement** par l'interpénétration des contraires (mais c'est une indication précieuse quant à la connexion des trois lois entre elles). Ce que Lénine veut dire, c'est qu'un changement quantitatif sous un angle est en même temps qualitatif sous un autre (et réciproquement bien sûr). Il y a interpénétration du quantitatif et du qualitatif en permanence, et pas seulement au point nodal. Dans un atelier, par exemple, entre le licencieument de vingt-deux travailleurs et celui de vingt-quatre, il n'y a pour les statisticiens qu'une différence quantitative ; le vingt-troisième licencié, le vingt-quatrième et leurs familles ne seront peut-être que la différence qualitative. Ce sont les militants du Groupe Taupe qui intégreront les deux aspects pour promouvoir une lutte contre les licenciements, même si la goutte qui fait déborder le vase, le point nodal où l'action se déclenche, se situe seulement au vingt-cinquième ou au trentième travailleur licencié. La connaissance de cette loi est indispensable pour comprendre l'évolution des niveaux de conscience et du poids politique de l'avant-garde. D'une façon plus générale, elle est fondamentale en stratégie, militaire ou politique, partout où il est question de modifications et de renversements des rapports de forces. C'est si vrai que Badiou a réintroduit par la bande cette catégorie dans sa dialectique du tendanciel et du structural (p. 76 à 110 — l'examen critique de cette partie finale, fin chapitre 3, et chapitre 4 en entier, nécessiterait à lui seul tout un volume) sans voir que le « tendanciel », c'est du quantitatif qui ne produit **pas encore** pleinement ses effets qualitatifs, mais a déjà commencé à les produire, que le « structural » n'est autre que du qualitatif produisant en quantité les effets dont l'accumulation finira par empêcher sa reproduction par ailleurs, autre toujours même tendant vers le **déjà plus,** et que lorsque le **pas encore** et le **déjà plus** se rencontrent — au point nodal — c'est alors que « l'Europe saute en jubilant : — « bien creusé, vieille Taupe ! » (K. Marx). Ce qui intéresse les dialecticiens, c'est moins la description statique du « tendanciel » et du « structural » opposés en chiens de faïence, que la compréhension de leur pas-

sage nécessaire l'un dans l'autre, de la transition, du changement lui-même dans ses conditions et conséquences, des moyens de l'accélérer quand on connaît ses lois. Problématique même du **Programme de transition.**

L'éviction de la « négation de la négation » se fait pour le même motif : tout ramener à la contradiction, elle-même réduite à la scission, et éviter le trotskysme. Il est vrai que la négation de la négation est proprement impensable s'il est exclu que « deux fusionnent en un ». L'argument d'autorité est ici à peine camouflé. Mao ayant dit, dit-on, qu'il n'existait « rien de tel », il suffit de sollciter Lénine en niant l'identité de cette loi avec celle du développement en spirale, de ramener à une coquetterie hégelienne l'emploi de cette formulation chez Marx, et le tour est joué, puisque l'on a déjà présenté la disparition de cette loi chez Staline comme une amélioration sensible, et Engels comme un vieux fou.

La référence à Lénine pose un problème de ponctuation. Badiou semble lire un point-virgule là où nous trouvons, dans les deux éditions françaises courantes (Vernant - Bottigelli aux Ed. Sociales, p. 182 des **Cahiers philosophiques,** Lefebvre-- Guterman dans la Coll. Idées, p. 290 des **Cahiers sur la dialectique),** la conjonction « et ». Si cette dernière version est correcte (la question reste ouverte...) il faut lire :

« 13° répétition dans la phase supérieure de certains traits, propriétés, etc., de l'inférieure et

14° retour apparent de l'ancien (négation de la négation) ;

et la parenthèse s'applique à ce qui se trouve de part et d'autre de la conjonction « et » : s'applique aux points 13 et 14 essemble (Badiou, qui reconnaît l'identité de substance des points 13 et 14, se donne beaucoup de mal pour assurer que la dénomination s'applique seulement au point 14. Voir p. 39 et p. 33 cet exercice laborieux. — Il est parfois plus leste. Exemple, p. 36 : « Et puis, contrairement à ce que dit Engels, **il y a de l'absolu,** Lénine et Mao le diront avec force ». Ce que dit Lénine, c'est que l'absolu est un moment du relatif ! (**Cahiers philosophiques,** p. 280).

La citation de Lénine résume bien non seulement Hegel, mais aussi Engels tel qu'il s'exprime, approuvé par Marx, dans le chapitre 13 de l'**Anti-Dühring,** consacré à la négation de la négation. Car si Lénine n'a pu lire la **Dialectique de la nature** et refit parfois le travail par un autre chemin, en revanche, il avait assimilé l'**Anti-Dühring,** y compris ce chapitre où Engels, après avoir refuté Dühring à propos du passage de Marx rappelé par Badiou, explique par le fameux exemple du grain d'orge que, dans le développement, il y a négation et conservation à la fois, répétées puisque le mouvement ne s'arrête pas. En vérité, la loi de la « négation de la négation » est très importante pour comprendre une catégorie fondamentale dans **toutes** les sciences, parce qu'elle rend compte à la fois du changement et de la permanence, la catégorie de la **reproduction** (voir en économie, voir aussi Barel : **La reproduction sociale,** Anthropos 1973). Les choses changent et reviennent changées. Il serait vain, par exemple, de vouloir rendre compte de l'évolution d'une organisation comme le P.C.F. sans tenir compte du fait

qu'il s'est déjà renouvelé physiquement plusieurs fois, que ses contradictions internes et externes-internes se sont reproduites avec différents changements (quantitatifs et qualitatifs ; ce sera en étudiant plus à fond la catégorie de la reproduction qu'on avancera dans la compréhension de la connexion interne des lois de la dialectique) au cours des différents cycles de la vie sociale en France et dans le monde. Il paraît assez évident que la négation est aussi à l'œuvre dans les combinaisons de développement (cf la théorie de la révolution permanente). C'est parfois en s'appuyant sur des traits anciens, précapitalistes — la solidarité villageoise, par exemple — qu'on peut lutter efficacement contre l'impérialisme. Or ce genre de combinaison, Badiou l'ignore totalement. Il ne veut connaître que **l'articulation,** non la fusion (cf p. 35). Mystère de la Sainte Dualité !

Badiou fait en revanche la partie belle au « principe de contradiction » (pour Engels : « loi de l'interpénétration des contraires »). Mais il en développe une conception très restrictive, en suivant Mao, en sollicitant Lénine, sur la base du Mystère de la Sainte Dualité, base incompatible avec la formulation engelsienne : « pénétration réciproque des contraires polaires et conversion de l'un en l'autre quand ils sont poussés à l'extrême », qui contient, à l'évidence, « 2 fusionnent en 1 ». Les contraires sont unis dans une identité-différence, comme on l'a vu pour la quantité et la qualité, mais c'est vrai aussi pour la liberté et la nécessité, le sujet et l'objet, l'erreur et la vérité, etc. On ne peut se dispenser de prendre ici Engels (**Dialectique de la nature,** p. 213-245), çà et là et Lénine (**Cahiers philosophiques,** p. 279-280). Unité-contrariété, identité-différence, pôle + et pôle —, pour les dialecticiens, ce n'est pas l'un ou l'autre, ni même l'un et l'autre, c'est l'un et/ou l'autre : ils sont **à la fois** indissociables et incompatibles, s'impliquent et s'excluent en même temps. De cela, la logique formelle ne peut absolument pas rendre compte, la mécanique subtile de Mao-Badiou non plus.

Quand nous disons par exemple du P.S. qu'il est un parti ouvrier-bourgeois, cela ne veut pas dire parti bourgeois camouflé ouvrier, ni parti ouvrier présentant des déformations bourgeoises. Encore moins parti dans une certaine mesure ouvrier et dans une certaine mesure bourgeois, susceptible de devenir plus ceci et moins cela. Les deux contraires ne sont pas juxtaposés, mais interpénétrés. Ce parti doit être ouvrier (s'adresser à la classe ouvrière en se référant aux traditions ouvrières) pour être un parti consistant. Il est cependant de type bourgeois, entrant dans le jeu bourgeois (sinon, étant donné « l'état subjectif du prolétariat » comme dit Badiou, il ne serait pas implanté...). Il doit être implanté dans la classe pour être reconnu par la bourgeoisie (et réciproquement). Il n'empêche d'ailleurs, l'identité ne résorbant pas la différence, que peuvent se manifester parfois au sein d'un tel parti des tendances principalement bourgeoises ou principalement prolétariennes, source d'une « lutte entre deux voies », comme dit Badiou. Mais cela suppose un grand degré d'acuité dans les contradictions de classes qui se manifestent (directement ou par la médiation d'un conflit de générations, cf les Jeunesses socialistes de R.F.A.) dans ce type d'organisation. Car les contradictions dans un processus ne sont

jamais que le reflet actif des contradictions de la totalité dont fait partie ce processus, ne sont jamais qu'une expression de la contradiction fondamentale capital-travail (cette formule résumant elle-même l'ensemble innombrable des contradictions par lesquelles s'exprime en cette ère historique la contradiction homme-nature, elle-même simple avatar de la contradiction interne au mouvement matériel...).

Arrivés au terme de cette présentation qui rend mal compte de la complexité des problèmes posés par Badiou explicitement ou non dans le condensé d'une pensée simpliste et subtile à la fois, nous pouvons nous interroger sur le devenir théorique du maoïsme en France. L'une des principales leçons d'une étude comparée, qui reste à faire, de Staline et de Mao, ce serait sans nul doute leur profonde différence de conception de la logique. Staline **fait semblant.** Il habille d'un verbiage pseudo-dialecticien une **mécanique grossière** à vocation contre-révolutionnaire. C'est le loup revêtu d'une peau de chèvre. Mao, lui, **fait comme si.** Empêché de penser dialectiquement, mais poussé par la nécessité, il invente une **mécanique subtile** qui jusqu'à un certain point **tient bien** de l'instrument dialectique adéquat. Mao n'est pas un stalinien, bien qu'il se soit longtemps donné comme tel. Il a recouvert sa mécanique subtile de la dépouille de la mécanique grossière. Staline se camouflait (mal) en léniniste. Mao se camoufle (assez bien) en stalinien se camouflant mal en léniniste. Il faut donc l'atteindre à travers deux apparences : la peau de chèvre, la peau de loup... Une combinaison de scaphandre par là-dessous, ça tient chaud. La mécanique subtile de Mao et des maoïstes peut-elle transcroître pour rejoindre la dialectique matérialiste ? En tous cas le développement de celle-ci est nécessaire (indispensable et possible) pour résoudre le problème central, correctement signalé par Badiou (p. 59, bas) : « la question de l'état subjectif du prolétariat », nécessaire pour faire progresser et basculer cet « état subjectif » suivant ses lois propres d'évolution, nécessaire pour faire advenir la conscience de classe révolutionnaire. Pour ce faire, nous ne partons pas de rien. Puisque Badiou nous invite à raisonner en termes de forces et de places, parlons place forte. Une base inexpugnable, c'est celle que constitue la dialectique matérialiste d'Engels. Ce n'est pas par hasard qu'elle est soigneusement mise de côté, à la fois conservée et confisquée, par les vestales philosophiques du P.C.F., dragon qui veille sur un trésor. Il faut la reconquérir, en repartir sur sa méthode même (critique-intégration des sciences : freudisme, linguistique, cybernétique...) Nous n'avons plus qu'à retrousser nos manches. Quant à Badiou, il reste à souhaiter qu'il se prenne à sa propre maxime et parachève sa division en deux, le meilleur prenant plus nettement le pas sur le pire. Sa contradiction interne, la soumission au dogme maoïste unie à la quête de la méthode dialectique, en viendra peut-être au point de rupture qui le verrait basculer dans la fosse aux vipères lubriques qu'il contourne si précautionneusement. Pour rogner aux ciseaux les ailes de la dialectique, il lui faudra d'abord s'en approcher si près qu'il risque de recevoir du bel oiseau un coup de bec qui retaillerait convenablement sa plume.

3 janvier 1976

TYPOFSET, 22-24, rue Marie-Stuart 75002 PARIS

Sommaire N° 1

Jean-Marie Vincent Politique des blocs et révolution permanente.
Henri Weber Après le Congrès du Parti Socialiste : le CERES dans l'opposit
Interview de J.-P. Chevenement et D. Motchane Que veut le CERES ?
Michel Lequenne - Sur le centrisme.
Interview de Lucio Coletti - Politique et philosophie.
Pierre Péju - Alain Brossat - Un apolitisme nommé désir.
Antoine Artous - A propos du livre de Rancière : « Les leç d'Althusser ».
Scription Rouge - La crise de l'Althussérisme et l'intervention marxistes révolutionnaires.
Denise Avenas - Au-delà des ombres chinoises.

Sommaire N° 2

Frédérique Vinteuil - Aux origines.
Alexandre Korel - Trotsky et les problèmes de la vie quotidien de la famille, des femmes et de la «Vie nouvelle».
Michel Perret - Une histoire de scissions ou quand l'idéolo rejoint la psychanalyse.
Camille Scalabrino - La science du texte rencontre Lacan.
Michel - Lique et désir, ou les excitations de la lique au suicide
Denise Avenas - L'idéal limitant.
Jean-Pierre Vincent - Sur un épouvantail nommé désir.
Théâtre du Soleil - Interview d'Ariane Mnouchkine.
Michel Lequenne - Rétro et anti-rétro (mystification et a mystification).
Michel Lequenne - Salon de la jeune peinture, Michel Chemio le Salon de Mai.
Carlos Rossi, Daniel Bensaïd - Notes de lecture.

Sommaire N° 3

Denis Berger - De Napoléon le petit aux Bonapartes manch Remarques sur l'état et le bonapartisme à notre époque.
J.-M. Poiron - De de Gaulle à Giscard. Crise de l'état fort et c du bonapartisme.
Michel Lequenne - Cette armée qui dévore l'état.
Carlos Rossi - Qu'est-ce que la MFA ? Ou aventures d'un appa d'état détraqué.
Henri Weber - Les partis staliniens et leur devenir.
M. Holubenko - La classe ouvrière soviétique.

Sommaire N° 4

Denise Avenas - Masculin-féminin.
Sophie Hamet - Famille ? Vous avez dit famille ?
Frédérique Vinteuil - Capitalisme et «patriarcat» : questions méthode.
Margaret Coulon, Branka Majas et Hilary Wainwright - La fem au foyer et son travail dans le système capitaliste.
D.O. - Communiste et/ou féminisme ? Introduction sommaire débats du PCF dans les années 20.
Catherine Verla - Etre militante révolutionnaire féministe.
Michel Lequenne - Surréalisme, sexualité, féministe et révoluti

Sommaire N° 5

Denis Berger - Le Parti Communiste Français entre le réformis et le désarroi.
Michel Lequenne - Sur un pronostic de Trotsky.
Christian Leucate - Sur la crise du stalinisme.
Denis Pingaud - Le Parti Communiste Italien : Un parti « stalin national ».
Serge Depaquit, Philippe Robrieux, Alain Krivine - Où vont partis communistes d'Europe occidentale ?
Pierre Franck - Lettre.

ABONNEMENT

Je désire recevoir 10 numéros de la revue **Critique Communiste**. Je joins à ce bulletin :

— la somme de 60 F (abonnement simple).

— la somme de soutien de 100 F (ou davantage - abonnement de soutien)

NOM ..... Prénom .....

Adresse ..... Profession .....

Les révoltes logiques n°2 15 f.

llectif de rédaction :
an Borreil, Geneviève
aisse, Jacques Rancière,
erre Saint-Germain, Mi-
el Souletie, Patrick Vau-
y, Patrice Vermeren.

ur prendre contract
ec la revue : permanen-
le 1er et 3ème jeudi du
ois, de 17 à 19 h., à la
rairie *dérives,* 1 rue des
ssés Saint-Jacques,
005 PARIS - Tél. :
3.39.46.

**abonnement annuel pour
numéros : 60 F. (Etran-
: 70 F.) – Le numéro :
F.**

ité par Solin
rue des Fossés Saint-
cques - 75005 PARIS.

primé par Copédith
rue des Ardennes
019 PARIS
pôt Légal :
me trimestre 1976.

ecteur de la publication
an Borreil.

sommaire

N° 2 - PRINTEMPS - ETE 1976

• **Les maillons de la chaîne (Prolétaires et dictatures)**
par Jacques Rancière 3

ETUDES

• **Les ouvrières enfermées : les couvents soyeux**
par Dominique Vanoli 19

• **Hors la voie : 19/20 La Voix des Cheminots**
par Michel Souletie 41

• **La chaîne et le parapluie : Face à la rationalisation (1919 - 1935)**
par Pierre Saint-Germain 87

DEBAT

"L'AFFRANCHISSEMENT DE NOTRE SEXE"
A propos des textes de Claire Demar
réédité par Valentin Pelosse
par Lydia Elhadad et Geneviève Fraisse 105

NOTE DE LECTURE

Les aventures d'un marin allemand (Jan Valtin : "Sans patrie ni frontière")
par Pierre Saint-Germain et Patrice Vermeren 121

, RUE DES FOSSÉS SAINT-JACQUES, 75005 PARIS

Vient de paraître :

CRITIQUES DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

l'arme de la critique
ne saurait remplacer
la critique des armes
karl marx

23

Travail et emploi

revue trimestrielle
janvier-mars 1976

Nom: **Lénine**
Profession: **Reporter**

La conception de la presse chez Lénine

Taupe Rouge

Léon Trotsky

L'année 1917

Textes publiés pour la première fois en Russie en juin-juillet 1917 * *Un véritable « manuel d'histoire de la révolution russe » (Lénine)* * *Une synthèse des conceptions stratégiques de Trotsky* * *Une analyse marxiste exemplaire du* présent *et de la* conjoncture *

FM/petite collection maspero

Jacques Valier

Le parti communiste français et le capitalisme monopoliste d'État

La théorie du parti communiste français ■ Les libres contradictions entre la théorie du capitalisme monopoliste d'État et la pratique politique ■ L'occultation du capital comme rapport social de production ■ La démocratie avancée maintient l'État bourgeois et le règne du capital ■ Renonciation à la dictature du prolétariat ■ L'union des ouvriers et des patrons des petites et moyennes entreprises « pillées » par les monopoles ■ Le caractère illusoire des propositions du parti communiste français pour sortir de la crise ■

FM/petite collection maspero